

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 40

Artikel: Aïe !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAMEAU!

MONSIEUR Tartempion est rentré enchanté du théâtre, où il a entendu une pièce de Courteline dans laquelle un mari réussit, grâce à une extraordinaire fermeté de caractère, à mater sa femme. Faible et craintif à son ordinaire, M. Tartempion a résolu d'imiter le héros de la pièce et de prendre en mains désormais les rênes de l'équipage conjugal. L'occasion d'agir s'étant présentée le soir même, il la saisit brusquement aux cheveux.

Madame (*qui est au lit et qui vient d'allumer la bougie*). — Minuit ! En voilà une conduite pour un père de famille ! Tu t'es sans doute encore attardé avec tes garnements d'amis dans des saletés de brasseries !

Monsieur (*très froid*). — Ça, c'est mon affaire. Madame (*bondissant*). — Tu dis ?

Monsieur. — Je dis que je suis décidé à ne plus supporter tes observations. Désormais, il n'y aura plus qu'un seul maître ici...

Madame. — Et ce sera.

Monsieur (*avec majesté*). — Moi !

Madame (*riant comme une petite folle*). — Ben, vrai, elle est bonne celle-là ! Allons, va te coucher, tu déraisonnes.

Monsieur. — Je me coucherais si bon me semble. Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, moi !

Madame. — Si tu savais comme tu es grotesque !

Monsieur. — Grotesque, moi ! Grotesque ! Ah ! mais ! Ah ! mais ! Tu m'échauffes la bile, à la fin...

Madame. — Ridicule, si tu préfères...

Monsieur. — Ridicule !!! Qualifier son époux de « ridicule » !!! Attends un peu, chameau, va !

A cette apostrophe, madame saute résolument à bas de son lit et, sans daigner répondre, se met tranquillement en devoir de s'habiller.

Surpris de ce silence, monsieur la contemple, vaguement inquiet déjà.

Monsieur. — Que fais-tu donc là ?

Madame. — Après les injures dont vous venez de m'abrever, vous devez comprendre, monsieur, que je ne saurais rester une minute de plus sous ce toit. (*Très ferme*) Je pars !

Monsieur (*ahuri*). — Voyons, voyons, Lolotte .. (*Se reprenant et à part*.) Allons, pas de faiblesse, Eugène ! (*Haut*.) C'est bien, madame, voici la clef !

Madame. — Merci.

Enfin, madame est habillée, coiffée, gantée, prête à partir.

Madame. — Adieu, Eugène.

Monsieur (*qui se tient à quatre pour ne pas lui sauter au cou et l'empêcher de sortir*). — Adieu, Louise...

La clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, madame disparaît dans les ténèbres de l'escalier. Quelques secondes plus tard on entend s'ouvrir et se refermer la porte d'entrée. Plus de doute, madame s'en va pour de bon.

Monsieur (*tremblant et pâle comme un suaire*). — Décidément, j'ai été un peu loin. Pauvre Lolotte, va. Chère petite femme adorée. C'est qu'elle est bel et bien partie ? Que va-t-elle faire ? Errer toute la nuit par les grands chemins, au risque de prendre froid ou d'être attaquée par des rôdeurs. Qui sait ? Se jeter au lac, peut-être !

Monsieur se promène de long en large pendant quelques instants, inquiet, tourmenté. Puis, brusquement, il saisit son chapeau et s'apprête à courir à la recherche de sa femme. Au moment où il ouvre la porte de l'appartement, il se trouve nez à nez avec Lolotte qui était remontée à pas de loup dans les escaliers.

Monsieur. — Ah ! Lolotte, Lolotte chérie, comme tu m'as fait peur !

Madame (*très froide*). — Pas de démonstrations, je vous en prie. Et partez vous coucher. Allons, ouste !!!

Monsieur (*à part*). — Décidément, je ne suis pas fait pour assumer les responsabilités du pouvoir. M.-E. T.

Aïe ! — M. X... adore l'écarté. Il y joue presque tous les soirs et il y joue... de malheur.

— Pas de veine ! mon bien bon, disait-il hier à un de ses congénères. C'est comme un fait exprès. Mes partenaires ont toujours les atouts en mains.

— Ah ! Eh bien mais, il faut leur offrir de la pâte de jujube...

— De la pâte de... ? Pourquoi ça ?

— Dame, puisqu'elle conjure « la toux ».

L'entente. — Entendu à la porte d'une caserne française :

— Dis donc, Dumanet, ça coûte-t'y cher pour envoyer une lettre en Russie ?

— Mais non, mon vieux, tu n'as tout simplement qu'à mettre dessus *franco-russe*.

A QUIEN LA FENNA ?

(Patois du district de Grandson.)

N'in ai pas cognu ion po savai findr on chèveu in quattro commin lo vilhio Berbotset. Créyo bin què quand è dremessai l'ofai cretré l'herba. On iādzo, l'avai on berdzi po gardâ sè bîte pè lo paqui iò rechitavè tot lo dzo. Eh bin, lo pouro boueubo n'avai rin po son dinâ qu'on bocon dè pan din sa catsetta et on pou dè tsigre dins' na vilhe bouaité dè cérâdzo ! Tsacon n'in a pas ; mais c'est pîre po dèrè.

To parai Berbotset étaï n'hommo respectâ. L'avai on iādzo fé na rude boueña patsè : L'avai atsétâ rudo bon martsî na superba montagnè, qu'avai on biau paquî, avoué bin dai boù. D'on part d'ans, l'in avai tailli què l'avai vindu po s'affranti dè sa detta. Avoué cin què l'étaï dza dzouillamin à sè n'aizé dévant, lo voialle retso ora. Assèbin, vo penté craire què l'ont bintoût z'u nommâ municipau et conseillâ dè paroissé ; l'avai tot ein què liai falliai por ciâ. Dû quand bin nè savai qu'à peina lieuré et pozâ son nom, è sè rappélavè oncouvera bin dè son catsimo et dè son passâdzo ; n'in faut pas mé po fîtrè on bon crétien, ès pas véré ?

Sa fenna étaï mouârta dû on part d'ans, et l'avai dû prindré' na servinta po fairé lo ménâdzo à lu et à son boueubo qu'avai dza ào min vint-cin ans. Et ma fai qué l'avai réussi à na rude boueña gaupa, que travaillivè foulâ et fermo, quand bin lè n'avai pas tu lè dzo dão vin et dão reti. L'étaï dza lè dû n'an ào dôu, quand son fôrdâ à commincâ à lèvâ ! La poutra drôla étaï tot inquiète assebin. Ora, lo conseiller dè paroissé avai-te fêna folerà, ào bin lo boueubo ? N'in sé diâb' lo mot. Suffit qu'on biô matin, Berbotset fâ à son boueubo : « Eurindrai, la veu-te mariâ, tè, ào bin sè la mè faut mariâ, mè ? » Et c'est lo dzouvèno què l'a mariâyé.

S. G.

Chacun son goût. — La petite Z... demande pourquoi sa mère ne se lève plus depuis quelques jours.

— Ta maman va te donner un petit frère ou une petite sœur. Lequel des deux préféreras-tu, mon enfant ?

— J'aimerais mieux un cheval, si ça ne coûtait pas trop cher.

Nos bons domestiques. — Monsieur vient de demander une lampe. L'objet d'art est à peine posé sur le bureau qu'un claquement significatif se fait entendre, suivi d'une épaisse fumée. Mécontentement de Monsieur, à qui l'excellent serviteur répond avec un bon sourire :

— Mais Monsieur sait bien qu'un verre de lampe casse toujours la première fois !

LA « FITA DAO QUATORZE »**EN AUSTRALIE**

UN de nos compatriotes, M. Henry-A. Tardent, habitant Wynnum, près Brisbane (Australie), nous a adressé l'aimable lettre que voici. Elle témoigne une fois de plus du fidèle souvenir que gardent à la patrie suisse et à notre petite patrie vaudoise ceux de ses enfants que les hasards de la vie ont entraînés, encore tout jeunes, au delà des mers. Le temps ni la distance n'ont entamé le sincère patriotisme de ces « exilés », et leurs descendants semblent partager aussi ce sentiment, bien qu'ils ne connaissent que d'ouï-dire le pays auquel ils appartiennent, par leurs parents. N'est-ce pas là une compensation au relâchement que, trop souvent, de nos jours, on remarque dans le patriotisme de nos concitoyens restés dans le pays, dont les beautés peu communes s'étaient tous les jours à leurs yeux et dont les démocratiques institutions leur assurent de nombreux avantages. Leur indifférence n'a aucune excuse.

Voici donc la lettre de M. Tardent. La chansonnette ormonanche à laquelle elle fait allusion a été publiée dans le *Conteur* il y a quelques mois.

* * *

Wynnum, près Brisbane, le 9 juillet 1913.

Mon bien cher vieux

Conteur vaudois !

Je me souviens très bien du jour où tu es venu au monde. J'étais pour ainsi dire auprès de ton berceau, ayant lu d'un bout à l'autre le premier numéro. Pendant bien des années, tes articles en patois et tes charmantes vaudoiseries ont charmé mon enfance. Dès lors, je l'avoue, je t'avais un peu perdu de vue. Et voilà que tu viens après un demi-siècle te rappeler à mon souvenir et cela de la manière la plus touchante et la plus charmante en m'apportant la délicieuse chansonnette ormonanche que je désirais depuis si longtemps posséder ! C'est gentil à toi, vieux *Conteur* ! et je t'en remercie du fond du cœur ! Je constate avec plaisir que tu n'as guère changé toi, non plus. Tu as toujours le mot pour rire, rehaussé d'un gentil vernis de sentiment qui ne te messied nullement.

Si cela peut t'intéresser, je te dirai donc que mes petits Australiens raffolent de la chansonnette ormonanche dont je recommande à M. Jacques Daleroze l'air aussi gai et sautillant que l'oisillon qu'elle célèbre.

Le 14 avril, j'avais la visite de plusieurs de mes petits enfants et, comme de coutume, ils m'ont demandé de leur chanter *Pô la Fita daud 14* !

D'abord, ils me laissent commencer seul. Mais quand j'arrive vers la fin du couplet, ils n'y tiennent plus. Leurs yeux brillent. Ivres, nous battons la mesure des pieds et des mains et nous chantons ensemble, en bien scandant :

Lan dezai ein refrain :
Cé qu'amé bin sa Patrie !
Sara todzo prau conteint !

Encouragés par les résultats obtenus nous reprenons de plus belle et cette fois à pleine voix :

Lan dezai ein refrain :
Cé qu'amé bin sa Patrie
Sara todzo prau conteint !

Et de rire ! Et de s'embrasser ! Et d'être tous, jeunes et vieux, tellement, mais tellement *prau conteint*, que c'est à faire envie aux anges du Paradis.

Ecoute, ami *Conteur*, nous ne faisons, certes, pas fi des chefs-d'œuvre des littérateurs classiques, anciens et modernes. Nous en jouissons au contraire infiniment. Mais jamais, au grand jamais, aucun d'eux ne nous a procuré autant de joie que la chansonnette si admirablement